

30 mai 2017, pour
Paris Match Belgique,
Anne-Marie Gillion
Crowet pose devant
«La Fée ignorante»
de Magritte, dans son
appartement
bruxellois.

**IL Y A 50 ANS,
LE MAÎTRE DU
SURREALISME
DISPARAISAIT.
SON MODÈLE
RACONTE
L'ÉTRANGE ET
BELLE HISTOIRE
QUI LA LIE À
JAMAIS À CETTE
ICÔNE BELGE**



ANNE-MARIE GILLION CROWET

La fée de Magritte rayonne toujours

Le 15 août 1967, le « promeneur solitaire » empruntait son dernier chemin. Cinquante ans plus tard, René Magritte est toujours présent dans l'imaginaire collectif, nous laissant en héritage d'innombrables tableaux inestimables dont la célèbre « Trahison des images », cette représentation d'une pipe légendée « Ceci n'est pas une pipe ». Dans l'œuvre du grand peintre, il y eut aussi un visage. Il le fascinera et sera représenté dans plusieurs de ses créations. Celui de cette femme qui nous reçoit dans son appartement bruxellois. C'est elle, « la Fée ignorante », peinte en 1957, dont la beauté est magnifiée par l'ombre d'une étrange « lumière noire ». Anne-Marie Gillion Crowet fut en quelque sorte la « Joconde » de Magritte. Et, circonstance parfaitement surréaliste, son portrait apparaissait déjà dans des réalisations du maître avant même qu'elle ne se présente à lui ! Une histoire mystérieuse, une belle histoire, dont le premier chapitre s'est écrit à Bruxelles, dans les années 20, bien longtemps avant la naissance du modèle...

PHOTO JOSÉ NOËL DOUMONT



AU DÉBUT, IL Y EUT UNE AMITIÉ

Ce fut un âge d'or, celui d'un foisonnement culturel intense. Il s'est agi d'une époque vraiment belle, tellement créatrice. Et cela se passa à Bruxelles, peut-être plus encore qu'à Paris, avec de jeunes gens plein d'enthousiasme, en quête de renouveau artistique, d'avant-gardisme. En recherche de rupture, après les années traumatisantes d'une guerre qui fut étrangement qualifiée de « Grande ». Alors, si avec un surréalisme non volontaire, une horrible boucherie, les tranchées et toutes les misères de 14-18 pouvaient être qualifiées ainsi, leur mouvement artistique et littéraire pouvait aussi bien se dénommer par une expression paradoxale. Et c'est ainsi que naquit « La Lanterne sourde », créée par des étudiants de l'Université libre de Bruxelles rassemblés autour du poète Paul Vanderborght. Grâce à ces curieux, des dizaines de conférences, concerts, expositions et autres réceptions d'artistes furent organisés dans la capitale belge. Parmi leurs invités se multiplièrent les noms prestigieux :

Jules Romains, Blaise Cendrars, Paul Valéry, Darius Milhaud, Erik Satie, Maurice Martin du Gard, Le Corbusier, Louis Jouvet... On parlait de littérature, de peinture, de musique et d'architecture. On débattait à propos de l'« esthétique moderne », de « l'esprit poétique des temps nouveaux » et, en novembre 1924, le poète français René Arcos résumait magnifiquement le propos en intitulant l'une de ces conférences bruxelloises

« L'esprit contre la guerre ».

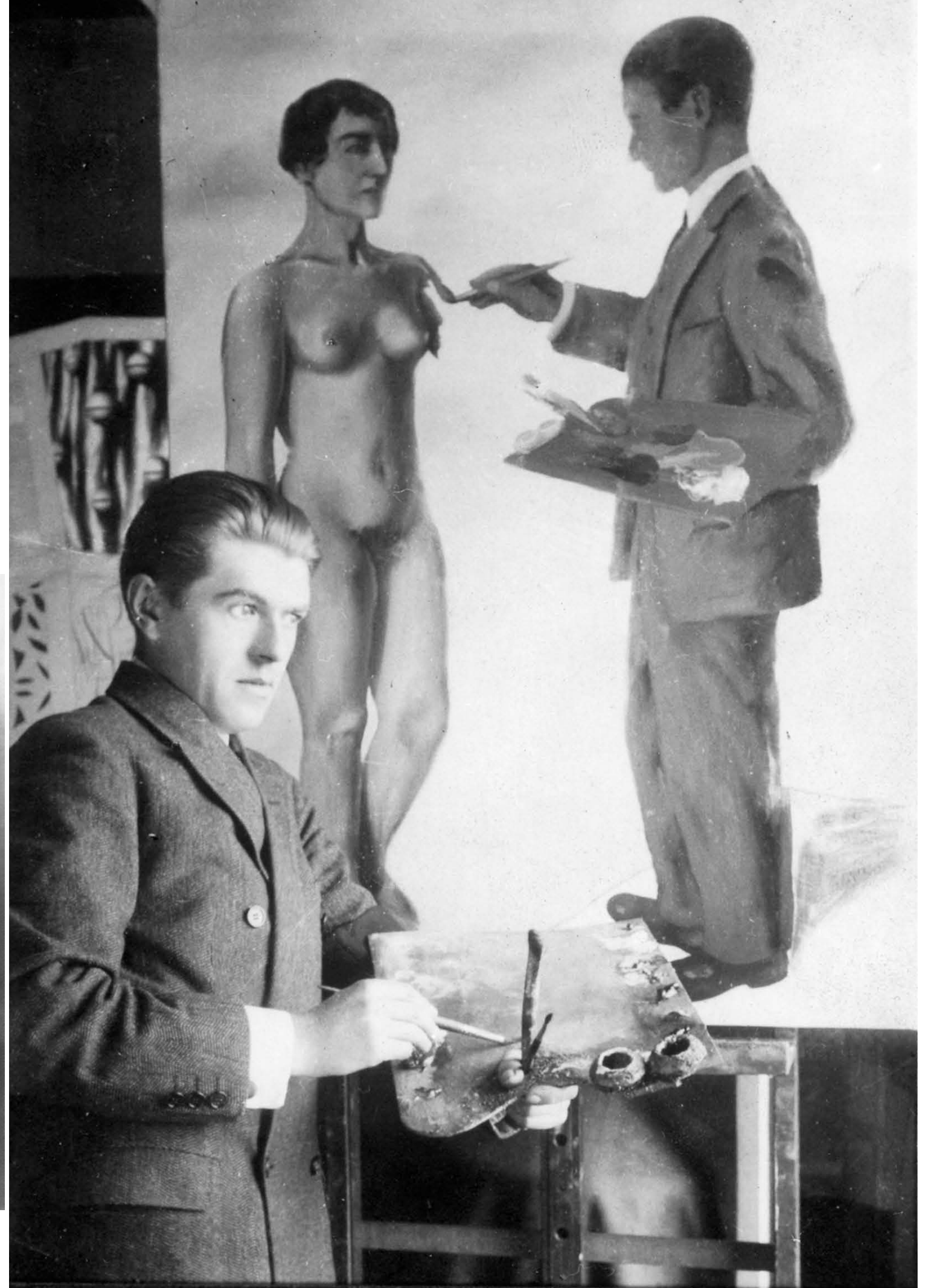
C'est dans ce bain d'idées que nagent deux jeunes hommes parmi tant d'autres. Le premier, Pierre Crowet, issu d'une grande famille industrielle de Charleroi, fait des études de droit à l'ULB. Il deviendra avocat, mais sa passion est ailleurs : la musique, les peintres, les sculpteurs, avec au surplus un don pour découvrir les talents en devenir. Le second, René Magritte, est également un petit gars du pays de Charleroi. Un jeune peintre encore inconnu qui vivote à Bruxelles, où il a suivi les cours de l'Académie des Beaux-Arts en élève libre. Tout en cherchant sa voie dans le cubisme, le futurisme, le dadaïsme, il gagne sa vie au travers de la réalisation d'affiches publicitaires et de « peintures décoratives », notamment au profit d'une usine de papiers peints. Crowet et Magritte se rencontrent et le premier découvre avec admiration les dessins du second. Une amitié qui ne se démentira jamais naît et, près de cent ans plus tard, la suite de l'histoire se décline sous nos yeux émerveillés – c'est peu de le dire – dans un appartement bruxellois où sont rassemblées d'innombrables œuvres d'art moderne et contemporain, associées à des objets et masques africains des plus rares.

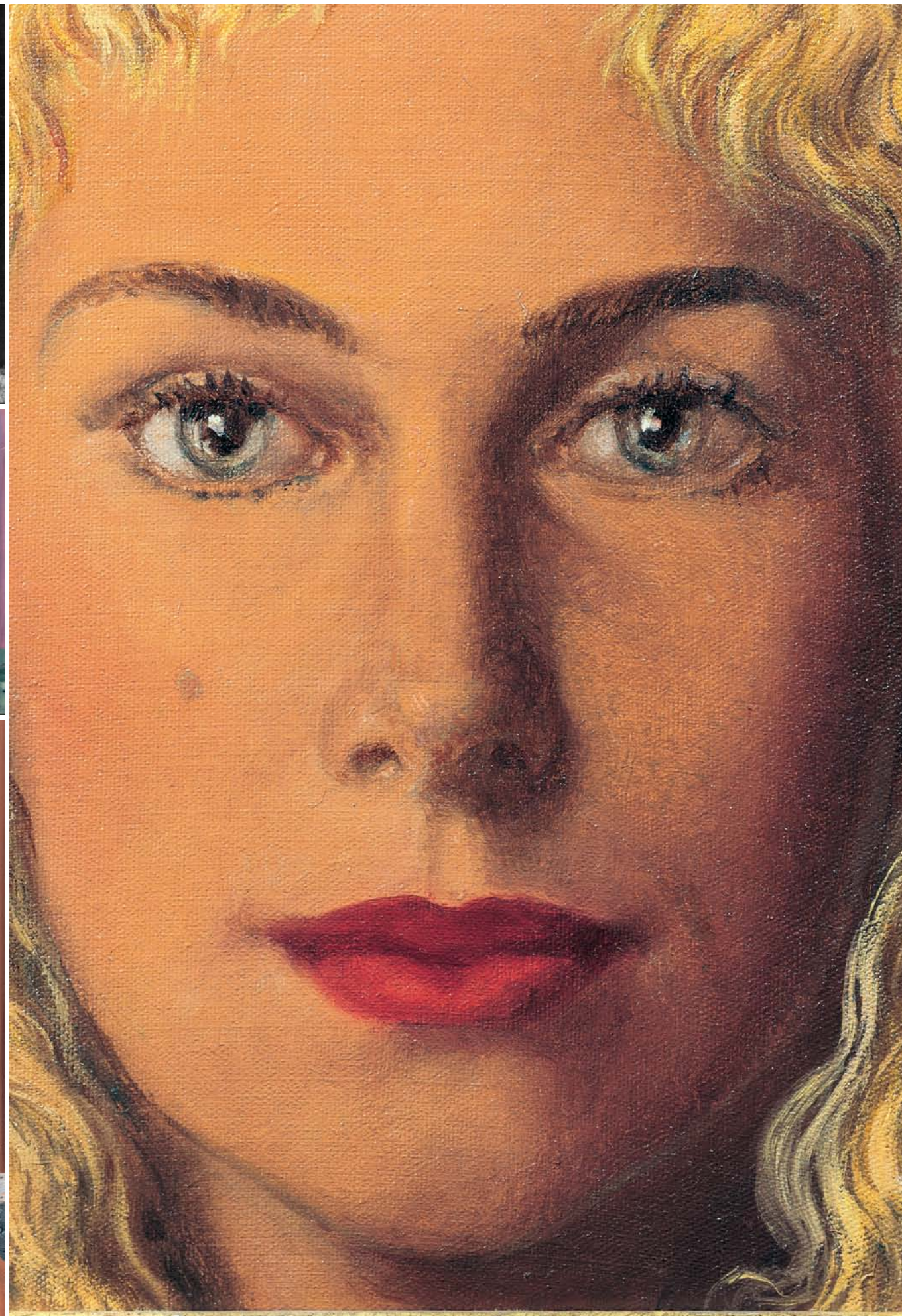
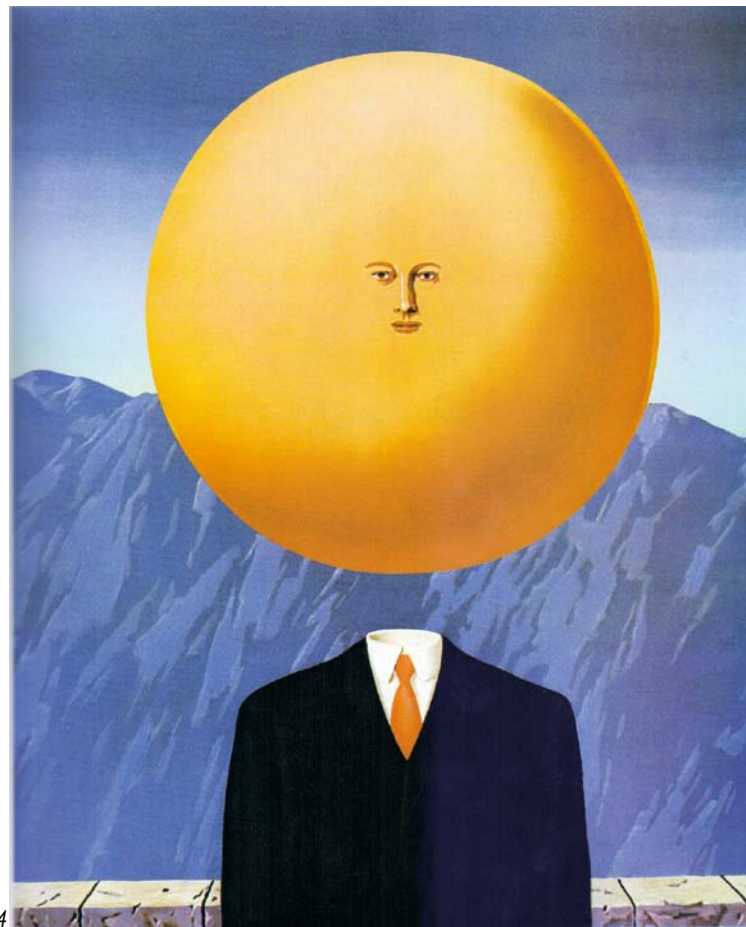
Notre hôte, la baronne Anne-Marie Gillion Crowet, raconte : « Mon père a été l'un des premiers soutiens de Magritte alors que celui-ci n'était pas encore compris, pour autant qu'on le comprenne aujourd'hui ! Il lui a acheté plusieurs toiles majeures (« La Forêt », « Le Paysage », « Le Sang du monde »...) et il l'a toujours soutenu. Ce qui était bien nécessaire, car la reconnaissance a mis du temps à venir pour cet

artiste. » Aussi incroyable que cela puisse paraître aujourd'hui, jusque dans le milieu des années 50, les toiles de Magritte ne se vendaient pas si bien que cela, et certaines de ses expositions firent même l'objet de critiques féroces. Ce n'est qu'à partir de sa collaboration avec le grand marchand Alexandre Iolas, propriétaire de galeries avant-gardistes à New York et à Paris, que son art connaît une renommée d'ordre international, synonyme d'un relatif confort matériel. Et il a déjà plus de 55 ans quand les premières expositions rendant hommage à l'ensemble de son œuvre lui sont consacrées. Pierre Crowet, quant à lui, est devenu une personnalité importante du monde culturel belge. Il a notamment été administrateur délégué de la Société des Expositions au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, président du comité d'acquisition des sculptures des Musées royaux des Beaux-arts de Belgique, membre fondateur et président de la Jeune Peinture belge... En 1956, il organise lui aussi une « grande rétrospective Magritte à Charleroi ». C'est à cette époque qu'il invite son ami à faire un portrait de sa fille Anne-Marie...

Michel Bouffioux

Dans les années 20, Pierre Crowet (photo de gauche) a été l'un des premiers à croire en le talent du jeune René Magritte.



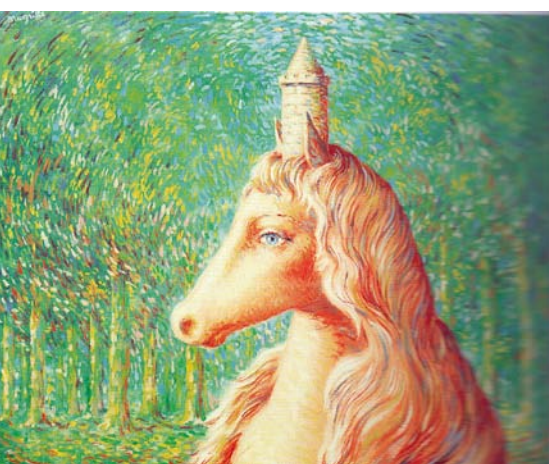


Sur toutes ces œuvres de Magritte, un visage revient. Celui d'une jeune femme qui posa pour lui au milieu des années 50, celui d'Anne-Marie Gillion Crowet, que nous avons retrouvée et qui témoigne cette semaine dans Paris Match. Dans la photo en noir et blanc, on voit le modèle à l'époque de sa première rencontre avec le maître. En grand, un « masque d'Anne-Marie », réalisé en 1956. C'est elle encore qui devient sa « Fée ignorante » (1), peinte la même année et qu'il intègre un an plus tard dans une grande fresque murale qui se trouve dans la salle de congrès du Palais des Beaux-Arts de Charleroi (2). Dans « Anne-Marie ou le combat » (3), une rose en chair et un croissant de lune agrémentent un portrait qui aurait pu être tout autre, comme on le découvrira dans l'interview de celle qui l'inspira. A la fin de sa vie, en 1967, le peintre place encore les traits de ce visage dans « L'Art de vivre » (4). Plus étrange, pour ne pas dire surréaliste, la jeune femme semblait déjà être représentée dans l'œuvre de Magritte... avant qu'il ne la rencontre. Un étrange sentiment que ressentit Anne-Marie Crowet lorsqu'elle découvrit, à l'occasion de visites chez l'artiste, diverses œuvres peintes dans les années 40. Parmi celles-ci, une étonnante « femme-bouteille » (5) et une non moins particulière tête de cheval dont le regard humain l'interpella aussitôt, tant il lui rappelait le sien (6). Bien sûr, ce n'était pas Anne-Marie... Quoique. Dans le monde mystérieux de Magritte, l'imagination est au pouvoir.



CECI N'EST PAS ANNE-MARIE!

Anne-Marie Gillion Crowet est présente dans diverses œuvres de Magritte réalisées après sa pose devant le maître. Mais peut-être aussi dans d'autres qui ont précédé cette première rencontre... Surréaliste, n'est-il pas ?



6

5

1
3

4

2

« UNE RENCONTRE SURRÉALISTE ? OUI, C'EST LE TERME ! »

MICHEL BOUFFIOUX S'ENTRETIENT AVEC ANNE-MARIE GILLION CROWET

Paris Match Belgique. Vous avez été le modèle de René Magritte. Dans quelles circonstances le maître belge du surréalisme a-t-il réalisé votre portrait ?

Anne-Marie Gillion-Crowet. Bien avant moi, il avait déjà peint ma mère ! Et je dois dire qu'il l'a fait d'une manière bien originale pour les années 40. Il l'a représentée avec un grand sourire qui dévoile ses dents. C'était totalement insolite à l'époque. Andy Warhol l'a fait aussi avec Marilyn Monroe, mais vingt ans plus tard ! Quant à moi, je suis devenue son modèle dans les années 50. J'avais 16 ans. C'est mon père, Pierre Crowet, qui lui a demandé de réaliser mon portrait.

On raconte une étrange histoire sur votre première pose devant le peintre. Ce fut, comment dire...

Une rencontre surréaliste ? Oui, c'est le terme ! Quand je suis arrivée, j'étais troublée, j'avais la frousse. Comment devais-je me comporter ? Il m'a dit très simplement de m'asseoir sur un tabouret qui se trouvait au milieu de son salon. A ma gauche, je voyais un tableau représentant deux petites pommes masquées (une œuvre de Magritte intitulée « Le Prêtre marié », NDLR). A ma droite, mon regard fut littéralement capté par un cheval dont les yeux et les cheveux étaient ceux d'une femme (une toile de 1950 baptisée « La Belle Idée », NDLR). J'étais fascinée, comme envoûtée. Il s'est mis à rire et il m'a dit : « Tu vois, je te peignais déjà avant de te connaître. » De fait, le regard de cet étrange animal aurait pu être le mien... C'était le mien ! En réalité, mon visage semble déjà se retrouver dans des œuvres antérieures à notre rencontre, comme si j'étais la femme qu'il avait toujours peinte. Je sais que lui-même a été fasciné par cette évidence. Rapidement, il m'a dit que je pouvais arrêter la pose, car il m'avait dans son pinceau... Il serait plus juste de dire, même si c'est troublant, qu'il m'a toujours eue dans son pinceau ! Magritte disait : « Il est souhaitable qu'un portrait ressemble à son modèle, mais il peut arriver que le modèle ressemble à son portrait. » Ces quelques mots expliquent à eux seuls l'importance de notre rencontre. L'artiste avait tout à coup devant lui le visage qu'il avait créé.

Une amitié est-elle née au-delà de la relation entre un peintre et son modèle ?

Oui, une grande amitié. Bien évidemment, le côté surréaliste de notre première rencontre lui avait beaucoup plu. On s'est revu. Souvent. Je l'accompagnais dans un vieux bistrot au centre-ville de Bruxelles où il jouait aux échecs avec des amis. Je le conduisais chez son encadreur. Il venait à la maison. C'était un homme vrai, un homme simple. Pas du tout torturé, comme on l'a parfois laissé entendre. Il était très équilibré. Avec Georgette, son épouse, il vivait sans excès, de manière assez réglée. Je

dirais presque que c'était une vie de petit-bourgeois. Il adorait les meubles Directoire et les petites pendules. Il promenait son chien, son « Loulou », il discutait de tout et de rien avec ses voisins, sans évoquer son art. C'était un artiste d'exception. Il n'a jamais eu d'atelier, il peignait dans son salon ou dans un couloir près de sa chambre, comme cela, sans artifice... Quand on se voyait, on riait beaucoup. René aimait mon enthousiasme et ma jeunesse. Nous partagions une complicité parfaite. Il m'a fait adorer Buster Keaton. Il était fan de Laurel et Hardy. On allait manger du homard rue des Bouchers. Parfois aussi, j'allais dîner chez lui. Il y avait toujours quelque chose de surprenant,

par exemple un trombone caché sous la table. Il n'avait pas besoin d'en rajouter comme d'autres artistes surréalistes qui ont cultivé leur personnage. Lui, il était surréaliste comme une évidence : quand il voyait des nuages dans le ciel, il les transformait en petits pains ou en baguettes. C'était quelque chose de naturel et de contagieux, je commençais à voir ce qui m'entourait « à la manière de Magritte ».

Et il a fait de vous sa « Fée ignorante »...

Oui, c'est mon visage qui côtoie cette étrange lumière noire qui apparaît sur ce tableau. René disait : « Cette œuvre sera appelée à un grand retentissement, car j'y ai développé pour la première fois le phénomène de la lumière noire, seule capable de délimiter le mystère. » Il était très fier de cette toile, c'était pour lui l'aboutissement de ses recherches, car il a toujours

joué avec la lumière. Il s'en félicita d'ailleurs dans une lettre écrite à l'attention de son ami, le marchand d'art Alexandre Iolas, lui expliquant qu'il avait trouvé sa « Fée ignorante » en réalisant le portrait d'une jeune championne de tennis (Anne-Marie Crowet a été championne de Belgique et a notamment participé aux tournois de Wimbledon et de Roland Garros, NDLR). La « Fée ignorante » est également l'élément central d'une fresque longue de 15 mètres réalisée pour le Palais des Beaux-Arts de Charleroi. Il a aussi peint un « Masque d'Anne-Marie », une petite huile sur toile magnifique qui représente mon visage, rien d'autre. Il n'a jamais voulu la vendre, il l'avait faite pour lui. Et puis il me l'a offerte. C'est un cadeau précieux qu'il m'a remis en me disant : « Voici ce que j'ai fait de plus beau. »

En dehors de ces portraits, a-t-il peint d'autres tableaux à votre intention ?

Oui, des œuvres qui ont été qualifiées de majeures : « La Poitrine », « La Voix du Sang » et sa plus grande version de « L'Empire des lumières ». Je me souviens très bien qu'il m'avait dit que les noirs ressortiraient mieux avec le temps, et ce fut le cas. C'est



Anne-Marie Gillion Crowet, devant la grande version de « L'Empire des lumières », une œuvre réalisée pour elle par René Magritte.



Anne-Marie Gillion Crowet nous fait découvrir « Le Sang du monde », une œuvre de René Magritte achetée dans les années 20 par son père, le juriste Pierre Crowet.



le tableau que je préfère, c'est le plus simple, le plus dépouillé, le plus vrai. J'ai prêté cette œuvre comme les autres au Musée Magritte. Mais je ne dois pas oublier de vous parler aussi du tableau qu'il n'a jamais peint !

A savoir ?

A l'occasion de mon premier anniversaire de mariage, je lui ai demandé de faire un autre portrait de moi. Il m'a répondu : « Je vais y penser... » Quelque temps après, il m'appelle et me dit : « J'ai eu une idée extraordinaire, je vais te faire en pierre précieuse avec une poche de sang à la tête ! » (Un projet qui renvoyait à « La Mémoire », un tableau peint par Magritte en 1945, NDLR) J'étais très jeune, je n'ai pas compris... Je ne me suis pas vue offrir cela à mon mari. Et j'ai commis cette bêtise de refuser. Je le regrette encore. Il était furieux : je lui avais demandé un grand tableau et finalement, il m'a fait un petit portrait. Mon buste avec une rose couleur chair à côté de moi. Il l'a appelé « Anne-Marie ou le Combat ». C'était sa vengeance ! Le tableau est très beau. Tout le monde l'adore. Moi, je sais que je suis passée à côté d'une œuvre extraordinaire.

N'est-ce pas aussi votre visage qui se retrouve étrangement sur une bouteille peinte par René Magritte ?

Oui, le visage de cette énigmatique femme-bouteille me ressemble étrangement. Et on retombe en plein surréalisme parce que cette œuvre, il l'avait réalisée plus de dix ans avant notre rencontre ! Après, je constaterai encore d'étranges ressemblances dans d'autres réalisations anciennes (« La Connaissance naturelle » (1941) « L'Accord parfait » (1948), NDLR). C'est fascinant... Cela dit, le jour où, m'étant rendue chez lui, j'ai découvert cette femme-bouteille, j'étais horrifiée ! Celle-ci était nue et assez

grosse. Je suis rentrée à la maison quelque peu interloquée. J'ai dit à mon père : « Il faut que tu achètes cette bouteille pour la casser. On va croire que j'ai posé nue ! » Mon père ne m'a pas suivie. Bien heureusement...

Quels sont les derniers souvenirs que vous avez gardés de lui ?

Après sa mort et celle de son épouse, une vente publique a été organisée. Je ne le savais pas mais, par hasard, alors que je venais dans cette salle de vente afin d'acquiescer un tableau orientaliste, je me suis retrouvée confrontée aux objets ayant appartenu à René. Ils étaient là, accumulés et, parmi eux, il y avait une petite pendule que je lui avais offerte. Perdue au milieu de tout, témoin dérisoire d'une époque à jamais révolue. Cette vision, je ne l'ai pas supportée. Je me suis encourue. Quelque temps plus tard, c'est avec émotion que j'ai découvert un tableau que je ne connaissais pas, appelé « L'Art de vivre ». Au-dessus d'un corps habillé d'un costume flotte une sphère parfaite sur laquelle apparaissent les traits de mon visage. C'est ce que j'aime chez Magritte, cette vérité, cette perfection. Magritte n'est pas un peintre ! Il est beaucoup plus qu'un peintre, c'est un poète qui nous ouvre l'esprit, sans nous contraindre. Chacun se fait l'idée qu'il veut devant ses mystérieuses images, il n'y a pas destination imposée mais, au voyage qu'il nous invite. Un beau voyage. ■

C'EST L'ANNÉE RENÉ MAGRITTE

Pour le cinquantième de la mort de René Magritte, de grandes institutions et acteurs culturels ont décidé de célébrer l'icône incontournable du surréalisme. Le Musée Magritte à Bruxelles, les Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique, la Fondation Magritte, les éditions WPG Belgique, Knokke-Heist et l'Atomium participent à cet hommage.